



Les producteurs laitiers
DES RACINES POUR L'AVENIR





« Les producteurs laitiers font
partie de la riche histoire de notre
pays depuis plus de 150 ans... »

- Wally Smith



AVANT-PROPOS

À l'occasion des célébrations du 150^e anniversaire du Canada, les Producteurs laitiers du Canada sont fiers de vous présenter les contributions des producteurs laitiers canadiens à l'édification et à la croissance de notre pays.

Les producteurs laitiers font partie de la riche histoire du Canada depuis plus de 150 ans et, en lisant ces pages, vous verrez que la passion qui les anime fera en sorte qu'ils continueront de faire partie intégrante du Canada pendant les 150 prochaines années. Depuis longtemps et même avant la Confédération, les producteurs nourrissent la nation de façon durable et résistent à l'épreuve du temps pour produire du lait canadien de qualité.

Le Canada est vaste, et ses producteurs laitiers sont aussi différents et uniques que les régions qu'ils habitent. Même si la façon dont chacun d'entre eux produit du lait varie d'un territoire à l'autre, ceux-ci utilisent néanmoins de nombreuses méthodes semblables, et ce, quel que soit l'endroit où ils vivent et exploitent leur ferme. Ils partagent un grand nombre de valeurs communes et font face à plusieurs défis similaires. Ces valeurs sont mentionnées tout au long de ce livre, dans chacune de leurs histoires – un grand amour pour l'environnement et leurs animaux, un sentiment de fierté à nourrir les Canadiens ainsi qu'un fort engagement envers le développement durable.

En mettant en vedette une ferme laitière par province, nous souhaitons démontrer le caractère unique d'une industrie qui a nourri notre pays dans le passé, et qui s'engage à le faire dans le futur.

Les Producteurs laitiers du Canada sont honorés de présenter ces histoires aux Canadiens.



Wally Smith
Président
Producteurs laitiers du Canada

SOUTENIR UNE NATION

Des siècles avant la fondation du Canada, deux visiteurs ayant façonné profondément la nation émergente sont débarqués dans un petit port qui allait plus tard devenir la Ville de Québec. Le navire nommé *Don de Dieu* transportait Samuel de Champlain, reconnu aujourd'hui comme étant le fondateur de Québec. À bord du bateau se trouvait une pionnière largement sous-estimée : la toute première vache laitière à arriver en Nouvelle-France. Sa descendance a survécu jusqu'à ce jour, faisant de la Canadienne, qui porte bien son nom, la seule race indigène du Canada.

Les premiers producteurs laitiers au Canada ont laissé derrière eux tout ce qu'ils connaissaient pour entreprendre une nouvelle vie dans un monde vaste et souvent inhospitalier. Dans la plupart des cas, la décision d'émigrer signifiait qu'ils ne reverraient plus jamais leurs familles et qu'ils n'éprouveraient plus le réconfort prodigué par un environnement familial.

Certains avaient dû quitter leurs fermes dans leurs pays d'origine, d'autres n'avaient jamais exploité une ferme avant d'obtenir une terre et du bétail dans le Nouveau Monde. Cependant, l'instinct de survie était commun à tous. Leurs lopins de terre ont permis de soutenir leurs familles et nourrir leurs communautés pendant deux guerres mondiales, la grippe espagnole et la Grande Dépression.

Au fur et à mesure que le Canada prenait forme, les fermes prenaient de l'expansion et continuaient de nourrir les Canadiens des régions rurales et urbaines. Ce tournant a contribué à la préservation des fermes familiales canadiennes et a donné lieu à l'introduction, au début des années 1970, du système de gestion de l'offre engendrant ainsi l'équilibre de l'offre laitière et de la demande des consommateurs, tout en assurant aux producteurs un revenu fiable. Après de longues années marquées par les difficultés financières, cette nouvelle stabilité a permis aux producteurs d'investir dans le bien-être des vaches, d'adopter des pratiques durables et de protéger l'environnement pour les générations futures.

Aujourd'hui, on compte 11 280 fermes laitières réparties dans chaque province du pays. Les fermes laitières n'ont jamais pu occuper les Territoires du Canada entre autres en raison du climat trop froid.

Bon nombre de fermes laitières en activité ont été fondées bien avant l'avènement de la Confédération. Ces fermes patrimoniales, ainsi que les traditions familiales et la connaissance de la terre qu'elles offrent en héritage, se transmettent de génération en génération depuis plus de 150 ans. La production laitière a également attiré de nouveaux venus dans l'industrie qui ont pris les rênes d'une ferme patrimoniale et qui prévoient maintenir la tradition canadienne pour les 150 prochaines années.

Afin de commémorer une étape importante de l'histoire du Canada, les Producteurs laitiers du Canada ont préparé cet ouvrage en l'honneur des hommes et des femmes qui ont contribué à bâtir notre pays depuis ses débuts. Ce livre retrace les étapes relatives à l'essor de la production laitière dans chacune des provinces canadiennes dans l'ordre dans lequel elles se sont jointes à la Confédération. Les quatre provinces qui ont formé le Canada en 1867 sont la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick, le Québec et l'Ontario. Les pages qui suivent présentent le profil de 10 fermes patrimoniales ainsi que des familles qui nous fournissent du lait de qualité jour après jour.





La vache canadienne

La vache canadienne est la seule race bovine laitière propre à l'Amérique du Nord. Il s'agit d'une vache de taille petite à moyenne, qui arbore généralement une robe noire avec une rayure dorsale et un mufler fauve pâle. La Canadienne est connue pour sa robustesse, sa vivacité et sa douceur. Elle s'est forgée une réputation de fiabilité et de résilience en faisant face aux rigoureuses conditions climatiques du nouveau continent.

Les vaches canadiennes ont constitué la majorité des troupeaux laitiers jusqu'en 1850, quand de nouvelles races ont commencé à être importées au pays. En 1886, devant

la menace de disparition des vaches canadiennes, les éleveurs ont décidé de créer un livre généalogique de la race bovine canadienne.

Aujourd'hui, il ne reste environ que 250 femelles considérées comme étant de race pure, car la plupart des vaches canadiennes sont issues d'un croisement avec la Suisse Brune. Cependant, un récent engouement pour la vache canadienne traditionnelle a suscité un mouvement de conservation de sa constitution génétique. C'est essentiel pour assurer l'avenir de cette race, qui fait partie de l'héritage franco-canadien. À l'heure actuelle, les races de vaches laitières tenues dans les fermes sont notamment la Holstein, la Jersey, la Ayrshire, la Suisse Brune et la Canadienne.



NOUVELLE-ÉCOSSE

« Quand je pense aux réalisations et aux changements importants des 35 dernières années, je tire une grande fierté de notre persévérance. »

- Jim Burrows



Les colons français élevaient des vaches dans le bassin des Mines en Acadie, dès 1606, lorsque le sieur de Poutrincourt a débarqué avec du bétail à Port-Royal (Annapolis, en Nouvelle-Écosse). Les Micmacs, qui n'étaient pas des agriculteurs, pratiquaient plutôt la chasse, la pêche et la cueillette. Ainsi, la colonie française installée près de la baie de Fundy a continué de se développer. Plutôt isolée des autres colons français, elle était presque autosuffisante. Le territoire est passé aux mains des Britanniques en 1710, mais les Acadiens francophones l'ont peuplé jusqu'en 1755. Quand les Acadiens ont été expulsés, l'on retrouvait environ 1 500 vaches et jeunes bovins dans le bassin des Mines.

Les Acadiens ont laissé derrière eux suffisamment de vaches pour assurer la reproduction des troupeaux laitiers au cours de la période de colonisation britannique subséquente. Au milieu du 18^e siècle, les colons de la Nouvelle-Angleterre se sont installés sur le territoire qui est aujourd'hui la Nouvelle-Écosse. En 1761, 53 familles d'origine irlandaise du New Hampshire se sont établies dans la région de Truro avec 117 bovins. En 1764, la production laitière s'était développée à une vitesse vertigineuse : plus de 6 000 kg de fromage étaient exportés depuis la Nouvelle-Écosse. La Nouvelle-Écosse compte à présent 221 fermes laitières.

Les Burrows

UNE PARTIE INTÉGRANTE DU PAYSAGE CANADIEN

Depuis 251 ans, la ferme Clover Crest constitue l'un des piliers de la communauté de Green Oaks, en Nouvelle-Écosse. Une partie de la propriété originale a été octroyée à James et Susan Moore en 1765.

Les Moore faisaient partie de la première vague de migration importante d'environ 8 000 hommes et femmes, qui ont quitté la Nouvelle-Angleterre pour rejoindre les colonies de l'Amérique du Nord britannique. Quant aux Burrows, leurs ancêtres ont immigré dans la région pendant que la guerre de Sécession faisait rage aux États-Unis. Lorsque William Burrows a épousé Laura Moore en 1871, il a obtenu la ferme étant donné que les propriétés n'étaient pas léguées aux femmes à cette époque.

Aujourd'hui, Jim et Leslie Burrows prennent soin de 90 vaches tout en préparant le passage de la ferme à la prochaine génération, soit à leur fils Alexander et à leur employé Jason Nelson.

Les premières années

Au début, les familles s'adonnaient à l'agriculture de subsistance. Elles produisaient suffisamment pour se nourrir et vendaient le peu de surplus générés. La plupart des fermiers cherchaient à gagner des revenus supplémentaires. Dans les années 1930, Percy Burrows conduisait un camion de gravier et ramassait les bidons de lait dans les communautés avoisinantes pour les transporter à Truro. Au cours des mois d'hiver, le camion se transformait en chasse-neige et il recevait 100 \$ pour dégager la route du lait. Le père de Jim, Clifford, vendait du bois en hiver pour arrondir ses fins de mois. Ce n'est qu'à la fin des années 1960 que la ferme familiale de Jim s'est entièrement vouée à la production laitière.



Avant la Seconde Guerre mondiale, Clover Crest était une ferme mixte qui abritait des vaches, des porcs, des moutons et des poules. Éprouvant une aversion pour les moutons, Clifford a décidé un jour de les vendre en l'absence de son père. Lorsqu'il a découvert la disparition de ses moutons, Percy n'a eu d'autre choix que de se résigner à cette perte. Cet événement marque un tournant pour la ferme. En 1945, Clifford a acheté une ferme adjacente pour y démarrer la production laitière, alors que son frère est resté à la ferme familiale.

Le fils de Clifford, Jim, n'avait pas l'intention de reprendre l'entreprise familiale. Après avoir obtenu son diplôme de l'Université Mount Allison à Sackville au Nouveau-Brunswick en 1978, il a envisagé de s'inscrire à la maîtrise à l'Université Queen's, en Ontario. Finalement, son amour de la ferme a triomphé et il est rentré au bercail. Son frère ayant entretemps pris la relève à la ferme familiale, Jim s'est procuré un terrain à proximité en 1980. Au fil des 35 années qui ont suivi, il a acheté avec sa conjointe la propriété de son oncle et des terres appartenant à la ferme de son frère, constituant ainsi la ferme Clover Crest actuelle.

Jim a trouvé chaussure à son pied lorsqu'il a épousé Leslie. Une fille de ville, elle s'est rapidement habituée à la vie rurale. Leslie affirme qu'elle est « productrice dans l'âme ». Aujourd'hui, le couple a trois enfants d'âge adulte.

Développement durable et croissance

L'industrie agricole, tout comme la société, est demeurée inchangée durant des années, voire des décennies selon Leslie. Puis, soudainement, le secteur s'est mis à évoluer très rapidement. Jim explique que tout a probablement commencé avec l'arrivée de l'électricité et de la machinerie mécanisée, comme le monte-balle de foin, les nettoyeurs d'étable et les tracteurs. Jim s'étonne de l'impact des changements qui sont survenus dans l'agriculture au cours des 35 dernières années. « Nous travaillons beaucoup plus en équipe », explique-t-il. Quand il a commencé à travailler à la ferme, il était un homme à tout faire ; aujourd'hui, il peut se concentrer sur l'exploitation de ses forces et se fier à l'expertise des spécialistes de produits agricoles et de la nutrition animale afin de cultiver la nourriture adéquate pour ses vaches.

Le fils de Jim, Alexander, est vétérinaire. Il est devenu l'un des spécialistes les plus importants de la ferme. Jim affirme que depuis qu'Alexander fait partie de l'équipe, la gestion des troupeaux s'est améliorée considérablement, depuis la reproduction à la production laitière et du confort des animaux à l'élevage de vaches en bonne santé. « Alexander nous offre une plus grande expertise que Jason et moi-même pouvions imaginer », déclare Jim. Selon Leslie, Alexander



« Les fermes familiales font toujours partie intégrante du paysage canadien et contribuent à l'essence même de notre pays. »
- Leslie Burrows

réalise son rêve d'enfance : petit, il demandait s'il pouvait devenir à la fois producteur et vétérinaire. En tant que vétérinaire, il possède une connaissance approfondie des animaux. Il a aussi eu l'occasion de visiter de nombreuses fermes et ainsi tirer des leçons d'autres producteurs. Les Burrows ont notamment installé un distributeur automatique de lait pour les veaux après qu'Alexander ait constaté la grande utilité de cette pièce d'équipement alors qu'il visitait d'autres fermes.

Jim considère les producteurs comme les premiers environnementalistes parce qu'ils ont compris que s'ils ne prenaient pas soin de leurs terres et de leurs animaux, ils ne survivraient pas longtemps dans l'industrie. « Toutes nos pratiques agricoles doivent être durables. En regardant en arrière, je vois qu'il y a eu des changements remarquables sur cette ferme dans les 50 dernières années. Les gens sont bien plus conscients des bonnes façons d'exploiter une ferme. Je pense souvent à mon père qui est décédé en 1980, il ne comprendrait probablement pas la plupart de nos pratiques, observe Jim. Je crois qu'il aurait été très impressionné, mais tout ça lui aurait semblé étrange. La vie à la ferme a beaucoup changé depuis qu'il nous a quittés. »

Un avenir stable

Avant la fin des années 1960, l'incertitude du marché laitier a empêché de nombreux producteurs d'investir dans leur ferme, créant une industrie instable et suscitant des inquiétudes parmi les producteurs quant au futur. Cependant, la situation a changé lors de l'avènement de la gestion de l'offre.



Grâce à la stabilité qui en a résulté, des producteurs comme les Burrows se sont sentis prêts à investir dans leur ferme, la technologie et l'automatisation pour assurer l'avenir de la propriété familiale, qui pouvait ainsi s'agrandir et s'adapter à une société en constante transformation. Pour Leslie, les fermes familiales « font toujours partie intégrante du paysage canadien et contribuent à l'essence même de notre pays. »

Après des années de traite matinale, Jim a fini par céder son quart de travail à Jason, il y a quelques mois. Jason se lève à 4 h pour traire les vaches afin de pouvoir passer l'après-midi avec ses enfants. L'agriculture est une activité familiale qui ne se limite pas aux liens de sang. Quand Jason s'est joint à la ferme, il souhaitait devenir un partenaire un jour. Il adore la production laitière et est reconnaissant d'avoir trouvé une ferme qui est devenue son foyer et une famille qui l'a accueilli à bras ouverts.



Les Conroy

UNE NOUVELLE VIE SUR UNE VIEILLE FERME

Le parcours de Kevin et Diana Conroy vers la production laitière est un véritable conte de fées canadien. Vécue sur plusieurs années et dans plusieurs provinces, parsemée de moments de bonheur suivis d'amères déceptions, leur quête de la ferme idéale connaît enfin un dénouement heureux lorsque le couple s'installe, il y a quelques années, sur l'une des plus vieilles fermes du Nouveau-Brunswick. Leur histoire relie le passé au présent : une ferme pluricentenaire et des producteurs laitiers novices réunis dans le but de perpétuer une tradition canadienne auprès des générations à venir.

Les débuts

Les origines de la ferme Dixon Valleyview remontent à 247 ans. Son histoire est étroitement liée à la naissance du Nouveau-Brunswick comme province.

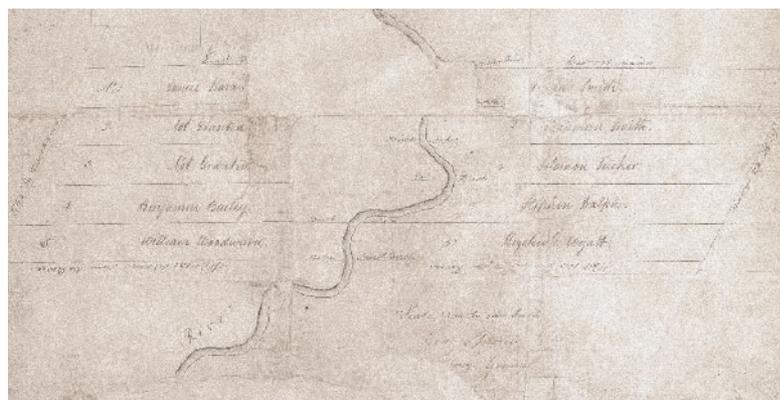
En 1783, Daniel Smith, ancien prisonnier de guerre de la Révolution américaine, fuit ce qui était connu à l'époque comme l'Amérique du Nord britannique à bord d'un navire qui se dirige vers Saint John. Peu de temps après, il se rend à Hoyt, où il achète la propriété qui est devenue la ferme Dixon Valleyview. Daniel Smith prospère en dépit du fait que peu d'immigrants arrivent à survivre au climat rigoureux du Nord.

La famille Smith exploite la ferme pendant près d'un siècle avant de la vendre, au début des années 1870, peu après la Confédération. La ferme passe alors d'un propriétaire à l'autre et change souvent de nom. Après la Grande Dépression, qui en laisse plusieurs trop pauvres pour l'acheter, elle sera même détenue par la ville en fiducie.

En 1943, Albert Voirmen devient propriétaire de la ferme, qu'il convertit en ferme laitière. À l'époque, faute de camions de lait, M. Voirmen transportait le lait à l'aide d'un cheval et d'un chariot jusqu'à la gare, d'où il était expédié vers d'autres contrées.

La ferme connaît d'autres changements de propriétaire, jusqu'en 2014, quand Kevin et Diana l'achètent, réalisant du coup le rêve de toujours de Kevin, soit de devenir producteur laitier.

01 Carte du titre foncier, 1784



« Nous sommes très fiers
de faire partie de
l'histoire de cette ferme. »

- Diana Conroy

NOUVEAU-
BRUNSWICK



L'histoire de l'agriculture au Nouveau-Brunswick a débuté avec la colonisation de l'Acadie par les Français, en 1604. Les archives indiquent que les colons cultivaient le seigle, le lin, l'orge, le chanvre et le maïs dans les marais pour nourrir leurs familles ainsi que leurs animaux d'élevage. Deux peuples algonquins, les Malécites et les Micmacs, occupaient le territoire, mais comme la plupart des tribus autochtones, ils n'élevaient pas de bétail.

Déjà à l'époque, l'agriculture se présentait sous forme d'entreprise familiale, qui visait surtout l'autosuffisance. Lorsque le Nouveau-Brunswick est devenu officiellement une province sous le régime britannique en 1784, le

développement de l'industrie laitière accusait du retard en raison de l'importance accordée au bois d'œuvre. Néanmoins, avec la croissance de la population, la production laitière a pris de l'expansion.

En 1900, les 54 fromageries exploitées dans la province achetaient du lait auprès de 1 890 producteurs. La fabrication du beurre était également significative, compte tenu de la présence de 33 crèmeries. Une école de production laitière a même été fondée à Sussex en 1898, afin que les producteurs et les fabricants puissent apprendre à maîtriser la fabrication du beurre et du fromage ainsi que l'élevage. À l'heure actuelle, 199 fermes sont exploitées au Nouveau-Brunswick.

Le parcours vers la production laitière

Kevin a grandi en Ontario, sur une ferme de cultures commerciales et aux bovins de boucherie, mais il a toujours voulu être producteur laitier. Il percevait l'industrie laitière comme un secteur plus stable en raison du système de gestion de l'offre. Il y a sept ans, Kevin et Diana ont décidé d'acheter une ferme laitière. Leur quête a malheureusement été parsemée d'embûches, et ils ont vécu plusieurs déceptions. Ils étaient confrontés à la surenchère d'autres acheteurs et n'arrivaient pas à vendre leur propriété. Diana a bien failli renoncer à leur rêve. « J'en avais assez d'être déçue, et je croyais que ce n'était tout simplement pas notre destin. » C'est alors que Kevin a aperçu une annonce qui décrivait une ferme à vendre au Nouveau-Brunswick; six mois plus tard, le couple était propriétaire de l'une des plus vieilles fermes de la province. « Quand nous avons su que nous pouvions acheter la ferme, Kevin s'est mis à pleurer. C'était irréal », dit Diana.

Acheter la ferme n'était que l'un des défis se posant à Kevin et Diana, qui devaient maintenant traverser la moitié du Canada avec leurs quatre enfants et apprendre à devenir producteurs laitiers. Les Conroy ont reçu un cours intensif de deux semaines donné par les anciens propriétaires qui les ont ensuite laissé exploiter la ferme par eux-mêmes. Le plus grand défi, selon Kevin, a été l'apprentissage de la reproduction du bétail, car « sans veaux, il n'y a pas de lait ».

Développement durable – progresser sans oublier le passé

Le fait que les générations précédant la famille Conroy aient continué de cultiver ce même lopin de terre et qu'elles aient survécu tout ce temps, alors que d'autres ont disparu, en dit long sur les anciens propriétaires. Chacun d'entre eux a su profiter des nouvelles technologies pour améliorer les installations et garantir la pérennité de la ferme. Albert Voirnen a installé la première machine à traire au début des années 1950. Quant au propriétaire suivant, John Walsh, il a construit une laiterie en 1980, puis Garrett et Marlene Gronenberg ont ajouté une étable à stabulation libre et une salle de traite en 2003 et 2005 respectivement. Inspirée par tous ceux et celles qui sont passés par là avant eux, Diana espère être en mesure de mettre à profit leurs contributions.

Kevin et Diana aimeraient que la ferme leur permette de produire leurs propres aliments de qualité pour nourrir leurs animaux. Or, pour atteindre cet objectif, ils devront diversifier leur exploitation agricole. À ce jour, les nouveaux propriétaires ont labouré les champs et semé du maïs. L'automne prochain, ils planifient se lancer dans la production d'ensilage de maïs et de semoule de maïs. Kevin et Diana ont aussi nettoyé les fossés et les criques sur leur propriété afin de créer de l'espace où les animaux pourront brouter. Bien que cela puisse sembler être l'évolution naturelle d'une ferme, il s'agit en fait d'une idée plutôt novatrice dans cette région du Nouveau-Brunswick, où la majorité des producteurs laitiers achètent les aliments des animaux et choisissent de ne pas cultiver leurs champs.

Les Conroy prévoient également investir dans une trayeuse robotisée un jour. « Nous voulons travailler plus intelligemment, et non plus fort », déclare Diana. Les robots offrent de la flexibilité, ce qui pourrait inciter les plus jeunes, comme leurs enfants, à choisir une carrière sur la ferme. « J'espère que l'industrie laitière continuera à croître. On entend parler de ceux qui la quittent, mais il y a aussi des gens comme moi qui viennent de commencer », ajoute Kevin.

Le secteur de l'agriculture a progressé, mais Diana craint qu'en cours de route, les Canadiens aient oublié le rôle capital que les fermes jouent dans le développement durable des différentes communautés. Elle insiste sur le fait que les écoles devraient enseigner aux enfants d'où proviennent leurs aliments et croit fortement à la tenue de journées portes ouvertes sur les fermes pour éduquer la collectivité à cet égard. « Nous sommes l'une des rares fermes de la région, donc il nous revient d'informer nos voisins. »

Peu importe ce qui attend la ferme Dixon Valleyview, Kevin et Diana sont fiers de représenter un fragment de son histoire. « Nous nous comptons chanceux d'avoir cette ferme et de pouvoir raconter son histoire. J'aimerais qu'elle continue à prospérer », affirme Diana.





« Le premier été, quand nous
avons vu les vaches dans les
champs, c'est à ce moment que
nous avons réalisé que la ferme
était maintenant la nôtre. »

- Kevin Conroy

Les Maranda

BÂTISSEURS DE L'ÎLE D'ORLÉANS

Près de 270 ans se sont écoulés sans que soit altérée la vue depuis le perron de la maison ancestrale des Maranda père et fils jusqu'au majestueux fleuve Saint-Laurent.

Au 17^e siècle, la vie est dure en France. Appauvris et rendus inquiets en raison d'une succession de guerres et de soulèvements populaires contre les pouvoirs en place, Jean Maranda, son épouse Jeanne et leurs cinq enfants Elizabeth, Jeanne, Michel, Jean-Baptiste et Marie quittent le Vieux Continent en quête de meilleurs lendemains en Nouvelle-France.

Au terme d'une rude traversée entamée à La Rochelle deux mois auparavant sur un bâtiment d'à peine 25 mètres de long, la petite famille débarque à Québec en 1666, moins de 60 ans après sa fondation. Aussitôt arrivés, ces pionniers retroussent leurs manches et, aux prix d'efforts colossaux, défrichent, puis se mettent à cultiver la terre qui leur a été concédée par Monseigneur de Laval contre le paiement d'une rente foncière et d'une promesse, celle de développer et de mettre en valeur l'Île d'Orléans.

Aujourd'hui, la demeure bâtie en 1736 qui se dresse fièrement au cœur de la ferme Roémax – la propriété d'Éric Maranda qui compte 67 têtes et occupe près de 50 hectares à Saint-Pierre-de-l'Île d'Orléans – abrite trois générations de descendants de Jean et Jeanne.



01 Maison ancestrale construite en 1736

« Nous, les producteurs
laitiers, on comprend qu'on
doit nos vies à la nature. »

- Roger Maranda



QUÉBEC





« Pour un producteur laitier,
la protection de l'environnement
et le bien-être de ses bêtes,
ça n'a rien de nouveau. »

- Roger Maranda

L'histoire laitière du Québec date du début de la Nouvelle-France. C'est Samuel de Champlain qui y aurait amené, en 1610, la première vache domestiquée, car les peuples autochtones présents sur le territoire ne s'adonnaient pas à l'élevage. Le premier agriculteur était un apothicaire parisien nommé Louis Hébert, qui s'est établi sur les collines surplombant la ville de Québec, en 1617. Entre 1660 et 1665, certaines des meilleures vaches laitières de la Normandie et de la Bretagne ont été transportées vers la Nouvelle-France afin de procéder à l'implantation de l'industrie dans la jeune colonie. Ces bêtes sont à l'origine de la seule race de vache développée au Canada, la Canadienne.

L'industrie laitière prit de l'expansion avec l'arrivée des loyalistes dans le sud du Québec quelques années après la conquête britannique de 1763. Après plusieurs années de mauvaises récoltes au début du 19^e siècle, les agriculteurs du reste de la province se tournèrent vers l'élevage et la production laitière. Au moment de la Confédération, l'industrie laitière prospère du Québec produisait près de 320 000 kg de fromage et 7,5 millions de kg de beurre, en plus du lait. Aujourd'hui, la province compte 5 546 fermes laitières.

Une dirigeante exceptionnelle

Chez les Maranda, l'importance du rôle des femmes en production laitière est incontestée. « D'aussi loin que je me souviens, c'est ma mère qui prenait soin de la ferme. Mon père Rosaire a préféré travailler en construction, à Québec », se rappelle Roger, le père d'Éric. Malgré le retour de Rosaire un an plus tard afin d'assurer la succession des Maranda sur la terre ancestrale, c'est son épouse Aurore qui s'occupait de la ferme.

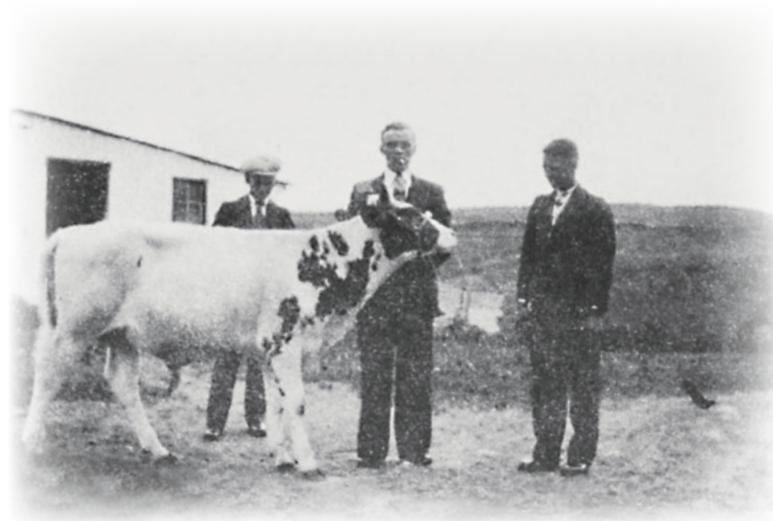
Aurore Roberge était une femme exceptionnelle. Non seulement veillait-elle à ce que l'ordre règne au sein du foyer familial ainsi que sur le bien-être de ceux qui lui étaient chers, mais elle menait également les opérations à la ferme de main de maître.

À cette époque, l'étable accueillait 14 vaches qu'il fallait traire deux fois par jour. Très jeunes, Roger, puis Éric ont dû s'atteler à l'ouvrage. « Dans ce temps-là, les cousins et cousines mettaient la main à la pâte. On avait besoin de bras ! » s'exclame Roger. Pour sa part, Éric se souvient d'avoir vu briller la fierté dans les yeux de Rosaire et d'Aurore alors qu'ils contemplaient cette bande de jeunes vaillants âgés de 10 à 12 ans décharger voyage après voyage de foin, à la sueur de leur front. « Même après tout ce temps, il ne se passe pas une fête familiale sans qu'on ne se remémore, les cousins et moi, le bon goût des sandwiches et de la liqueur que grand-mère nous apportait dans l'étable pour qu'on se refasse des forces. Des sandwiches, on n'en a plus jamais remangés d'aussi bons ! »

Passion et durabilité

Interrogé sur les raisons expliquant la longévité des Maranda dans le domaine de la production laitière, Éric répond sans hésitation : « C'est la passion du métier ! » L'an dernier, il a repris en bonne et due forme la ferme des mains de son père, Roger. Bien que la vocation de producteur laitier soit exigeante, il ne lui a jamais traversé l'esprit de faire autre chose de ses dix doigts.

Le fils de Roger Maranda est un homme de son temps. Ayant l'âme d'un entrepreneur, Éric se tient à l'affût des tendances observées dans l'industrie laitière dans le but de bonifier sa production. Réaliser sa vision d'avenir suppose qu'il



ait la capacité d'investir dans sa ferme et la gestion de l'offre demeure le moyen par excellence d'y parvenir. « Quand je me présente à la banque dans l'espoir d'obtenir un prêt pour améliorer mes installations, on me prend au sérieux parce que j'ai toujours en main un plan d'investissement détaillé », affirme-t-il. « J'arrive à développer ma proposition parce que j'ai une bonne idée des revenus que je peux m'attendre à gagner dans une année. Grâce à la gestion de l'offre, je peux compter sur le fait que je serai encore là demain, à produire le meilleur lait possible, dans une ferme de plus en plus efficace. Les producteurs de certains secteurs agricoles n'ont pas la chance de pouvoir bénéficier de conditions aussi stables. »

Lorsqu'on aborde avec lui la notion de développement durable, Roger est très pragmatique. « Pour un producteur laitier, la protection de l'environnement et le bien-être de ses bêtes, ça n'a rien de nouveau », affirme-t-il. « Ici, on prend soin de la terre et des animaux parce que si on est négligent, c'est nous qui allons en souffrir ! Cette ferme est notre gagne-pain. Nous, les producteurs laitiers, on comprend qu'on doit nos vies à la nature, » conclut-il.

En 1979, la famille Maranda a célébré le 350^e anniversaire de naissance de Jean pour rendre hommage à ses ancêtres ainsi qu'honorer les valeurs que ces derniers ont transmises à leur descendance, soit « la persévérance dans l'effort et la joie profonde du devoir accompli. » La terre sur laquelle se trouve la ferme Réomax est la même qu'a occupé Michel Maranda, décédé en 1736. Grâce à Roger et Éric, les ancêtres Maranda peuvent se réjouir que la terre ancestrale soit demeurée un témoin authentique de leur présence sur l'île d'Orléans depuis 1666.

02 Les longs lopins de terre sont un héritage du régime seigneurial français



Les Wert

ENGAGÉS DANS LEUR COMMUNAUTÉ

Au fil des turbulences qui ont secoué le 20^e siècle, quatre générations de la famille Wert ont prêté main-forte aux habitants du village d'Avonmore, en Ontario. La ferme des Wert existait avant la naissance du Canada, et les grands événements historiques qui ont façonné la nation ont également contribué à modeler le patrimoine de la famille.

En 1864, Roderick McLennan a acheté la parcelle de terre de 100 acres qui deviendrait un jour la ferme Stanlee. Roderick a légué la ferme à sa fille Hattie et à l'époux de cette dernière, Stanley Wert. Sesel, le fils de Stanley et de Hattie, et son épouse Mavis ont racheté la ferme en 1953, qui a ensuite été reprise par Jim et Nancy Wert, les propriétaires actuels. Jim et Nancy ont quatre fils : Nick, Patrick, Chris et Ryan, ce dernier travaille à temps plein à la ferme.

Les liens tissés avec la communauté au cours des années

Les destins entrecroisés de la famille Wert et du village d'Avonmore se sont accomplis au gré de deux guerres mondiales, de la Grande Dépression et des aléas de la vie. Pendant la Première Guerre mondiale, Hattie a aidé à nourrir de nombreux jeunes hommes de la région enrôlés dans l'armée avant qu'ils quittent pour l'entraînement. Puis, durant la Dépression, Hattie s'est retrouvée, une fois de plus, à fournir des repas aux hommes qui se déplaçaient par l'entremise de convois de trains dans l'espoir de trouver du travail. L'entente tacite prévoyait que la famille fournisse le repas du soir aux hommes qui pouvaient ensuite dormir dans l'étable seulement s'ils s'engageaient à quitter les lieux au lever du jour.





« Je crois que l'industrie
laitière canadienne a un
futur extraordinaire. »

- Jim Wert



A young man wearing a blue jacket and a cap is working in a barn. He is holding a long wooden handle, possibly a pitchfork or a similar tool, and is looking down at a cow. The barn has wooden walls and a metal railing. The lighting is warm and natural, suggesting an indoor setting with light coming from a window or door.

« L'industrie est
dynamique parce que
la relève agricole est
engagée et souhaite
en faire partie. »

- Jim Wert

Le premier troupeau de bétail est arrivé en Ontario avec des missionnaires jésuites qui se sont établis à Sainte-Marie (près de Midland), entre 1639 et 1649, alors que cette région faisait encore partie de la Nouvelle-France. Les Algonquins qui occupaient le territoire étaient surtout des peuples nomades et ne s'adonnaient que très peu à l'agriculture. Après la Révolution américaine, les loyalistes se sont déplacés vers le nord, dans les nouveaux territoires britanniques, et ont contribué à la mise en place de l'industrie laitière sur les rives du fleuve Saint-Laurent,

dans la baie de Quinte et sur la péninsule du Niagara. Une deuxième vague de loyalistes a atteint le nord entre 1796 et 1812. Elle était principalement constituée de quakers, de mennonites et d'immigrants allemands, qui ont amené avec eux du bétail en bonne santé et ont bâti des fermes aux bords des lacs Érié et Ontario ainsi qu'au nord de York (Toronto), seconde capitale du Haut-Canada. À cette époque, la production laitière était florissante et, un demi-siècle plus tard, au moment de la Confédération, la nouvelle province de l'Ontario comptait plus de 200 fromageries. De nos jours, il y a 3 731 producteurs laitiers en Ontario.

Quelques années plus tard, la Seconde Guerre mondiale a éclaté, entraînant des pénuries de main-d'œuvre dans les fermes, puisque la plupart des hommes étaient partis se battre outre-mer. Sesel, le fils d'Hattie alors âgé de 16 ans, s'est donc rendu dans l'Ouest pour aider aux récoltes.

La ferme a permis non seulement à la famille Wert, mais également aux membres de la communauté de survivre à deux guerres et à la Grande Dépression. « Je me souviens de ma mère qui parlait de vendre des œufs huit cents la douzaine. Malgré tout, nous avions toujours des œufs à manger. Le sucre et le beurre étaient rationnés, car ils étaient envoyés en Angleterre », raconte Mavis.

Au cours de l'automne 1953, les membres de la communauté d'Avonmore se sont mobilisés pour venir en aide aux Wert quand la catastrophe a frappé leur ferme. Sesel et Mavis venaient tout juste de se marier et de reprendre les rênes de la ferme familiale quand un incendie électrique a détruit l'étable, ravageant au passage l'ensemble des réserves d'aliments dont le couple avait besoin pour nourrir son bétail pendant l'hiver.

« Nous n'avions pas beaucoup d'argent ; nous ne savions pas trop quoi faire, car mon mari aurait pu décrocher une foule de bons emplois », relate Mavis.

Les nouveaux mariés évaluaient leurs options quand des bénévoles du village ont offert de les aider à traire leurs vaches le matin et l'après-midi. Un soir, les voisins leur ont rendu visite. « Ils avaient déjà amassé de l'argent et du foin, et tout le monde avait offert de nous donner un coup de main. Nous n'avions pas vraiment le choix, admet Mavis. Les voisins ont décidé pour nous. »

Grâce au soutien de la communauté, y compris celui du pasteur du village, l'étable a été reconstruite et la ferme a été sauvée pour la génération suivante. « Si ce n'avait été de ces voisins, peut-être que nous ne serions pas assis ici aujourd'hui ! » lance Nancy Wert.



Une vie stable

L'avènement de la gestion de l'offre a donné lieu à une ère de stabilité économique jusqu'alors inconnue des producteurs canadiens. Cette stabilité a permis aux producteurs laitiers d'investir dans de nouvelles technologies visant à améliorer leur exploitation agricole.

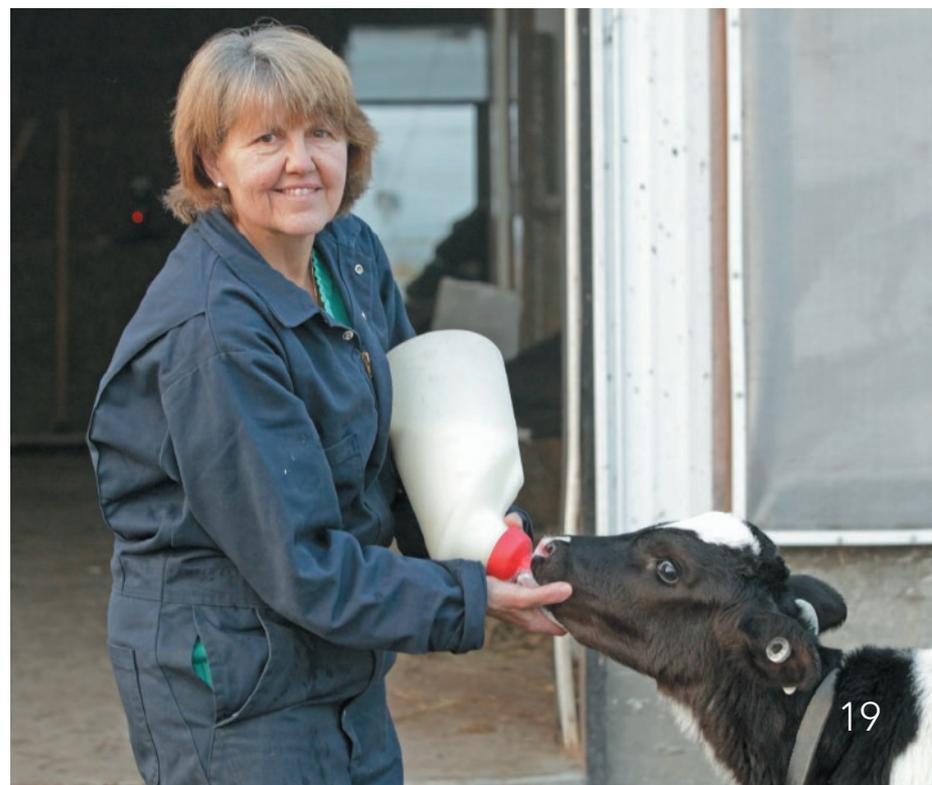
En 2005, les Wert ont construit une nouvelle étable à stabulation libre, et ils continuent d'apporter des améliorations à leurs installations aujourd'hui. Ryan fait partie d'une nouvelle génération de producteurs qui a adopté la technologie. Jim est impressionné par cette génération et par l'ambition de son fils.

« L'objectif n'est pas de respecter les normes, mais bien de les dépasser », déclare Ryan. Bien qu'il se réjouisse des divers progrès technologiques observés, Ryan comprend que ces avancées doivent être combinées à l'expérience pratique et aux connaissances chèrement acquises, puis transmises d'une génération à l'autre. « L'essentiel, c'est d'augmenter son savoir-faire le plus possible », ajoute-t-il.

La technologie, en plus d'évoluer et de permettre aux producteurs de devenir plus efficaces, a favorisé la durabilité en matière économique, environnementale et éthique. Cet état de fait est unique au système laitier canadien. Cette stabilité permet aux producteurs laitiers de soutenir des programmes comme *proAction*, l'initiative de développement durable de l'industrie.

Tandis que Jim veille aux opérations quotidiennes, Nancy s'occupe de la comptabilité et prend soin des veaux. Maintenant que ses fils sont plus vieux, elle parle avec humour de la façon dont son rôle a évolué. « Je prends désormais soin des veaux pour assouvir mon instinct maternel. Les petits dont je m'occupe ont maintenant quatre pattes au lieu de deux jambes ! »

Les progrès technologiques et une industrie laitière stable ont aidé les fermes comme celle de la famille Wert à demeurer viables au 21^e siècle. « Aujourd'hui, nous comprenons mieux les terres et les bovins », affirme Jim. « Je crois que l'avenir est très prometteur. »



Les Philippot

HÉRITAGE LAITIER AU MANITOBA

La ferme Philippot fondée en 1912 est intimement liée à l'émergence de l'industrie laitière dans le village de Saint-Claude, au Manitoba. Comme tant d'autres immigrants français cherchant à échapper à la pauvreté en France, le fondateur de la ferme, Alexis Philippot, a tout abandonné pour commencer une nouvelle vie au Canada. Aujourd'hui, c'est son petit-fils Alain Philippot qui exploite la ferme, représentant ainsi la troisième génération des producteurs laitiers Philippot.

Un nouveau début

Alexis Philippot avait 19 ans lorsqu'il a quitté sa famille appauvrie. Il est parti en 1909 de la Bretagne, en France, pour se rendre jusqu'à Saint-Claude, au Manitoba, où l'un de ses frères avait immigré des années plus tôt. Il laissait derrière lui un pays embourbé dans des conflits centenaires – un héritage de la Révolution française qui perpétuait l'oppression des Bretons, demeurés fidèles au roi. Opprimé et pauvre, sachant qu'il ne retrouverait jamais ses parents, Alexis a traversé l'océan Atlantique dans l'espoir d'entamer une vie meilleure.

Il a économisé pendant cinq ans en travaillant dans les fermes en été et comme bûcheron en hiver. Enfin, il amasse suffisamment d'argent pour acheter un terrain, mais il a dû travailler durant cinq ans de plus avant de pouvoir entreprendre l'exploitation de sa ferme avec sa nouvelle épouse, Marie Philippe. Éleveurs de bétail, ils ont progressivement agrandi la ferme jusqu'à ce qu'elle atteigne 1 800 acres, pour être ensuite divisée entre leurs six fils.

01 Alexis Philippot en compagnie de sa famille



« Mon grand-père avait
l'habitude de dire :
prendre soin de la terre,
c'est l'art d'être fermier. »

- Alain Philippot



Les peuples autochtones et les Premières Nations pratiquent l'agriculture au Manitoba depuis des siècles, mais l'élevage du bétail n'a commencé qu'à l'arrivée des premiers colons. Jusqu'à la dernière décennie du 19^e siècle, les agriculteurs du Manitoba fabriquaient des produits laitiers pour nourrir leurs familles et vendaient le peu de surplus générés à un acheteur local, habituellement un voisin ou un propriétaire de magasin de la région.

Nous détenons peu de renseignements sur la production laitière au moment où le Manitoba s'est joint à la Confédération en 1870. Par contre, nous savons qu'avec la croissance de Winnipeg et la création du chemin de fer du Canadien Pacifique, la demande pour les produits

laitiers a augmenté, ce qui a entraîné la mise sur pied de l'industrie laitière au Manitoba.

Les mennonites ont été les premiers à fabriquer des produits laitiers pour la vente. À la fin des années 1880, ils voyageaient à Winnipeg pour vendre leur crème et leur beurre excédentaires, en plus d'autres produits de base, comme les œufs, le blé et le bœuf. En 1880, W.A. McAllister de Stony Mountain a constitué le premier troupeau du Manitoba strictement composé de vaches laitières Ayrshire. À partir de ce moment, des fromageries et des crèmeries ont ouvert leurs portes dans des communautés en plein essor formées par des immigrants européens. Aujourd'hui, il existe 285 fermes laitières familiales au Manitoba.

« L'agriculture est
ma passion. J'adore me
promener dans l'étable
à tous les jours. »

- Alain Philippot



De l'émergence de l'industrie laitière à Saint-Claude à la gestion de l'offre

Les années 1930 se sont avérées une période difficile au Manitoba. En plus de la Grande Dépression, une grave sécheresse a sévi à Saint-Claude : aucun produit agricole n'y a survécu. Seule l'herbe sauvage poussait comme de la mauvaise herbe. Cela dit, elle était une excellente nourriture pour les vaches. Ainsi, de nombreuses familles ont opté pour la production laitière afin de subsister. « C'est pour cette raison que l'industrie laitière s'est installée dans la région », indique Alain. « La crise de 1929 et la sécheresse des années 1930 sont deux événements qui ont grandement marqué la région. » Heureusement, Alexis Philippot avait acheté une nouvelle étable en 1932 et ses activités allaient bon train lorsque la crise a frappé. Il a continué à exploiter la ferme jusqu'en 1957, pour passer ensuite le flambeau à son fils Raymond et à sa belle-fille Laurette.

Quand Raymond et Laurette ont pris la relève à la ferme Philippot en 1958, les terres étaient épuisées. « La première année, le foin se faisait rare et le pâturage était clairsemé », soutient Laurette. Ils ont dû se défaire des moutons, qui paissaient trop tôt au printemps et le foin n'arrivait pas à pousser. En 1958, les Philippot ne livraient que trois bidons de crème par semaine, qui engendraient très peu de revenus, soit environ 25 \$ par semaine. « Pendant l'hiver, nous ne pouvions pas nous rendre en ville, car il n'y avait pas de chemin. Nous devions traverser les champs à cheval pour vendre notre crème », se rappelle Laurette.

La situation a commencé à changer en 1967 avec la gestion de l'offre, lorsqu'ils ont commencé à expédier du lait. Avec l'abondance de fermes laitières dans la région, des investisseurs de Winnipeg ont agrandi l'usine laitière existante dans les années 1960. L'usine devait répondre à la demande engendrée par l'expansion et des réservoirs à lait ont été vendus aux producteurs afin que ces derniers puissent acheminer du lait de transformation. Laurette se souvient encore que même après le paiement du réservoir, il restait encore plus de 400 \$ de profit – une énorme différence comparativement aux revenus tirés des bidons de crème!

L'avènement de la gestion de l'offre a transformé l'économie locale. Alain explique : « En ville, ils installaient des égouts et des canalisations de gaz naturel et d'eau parce qu'ils en avaient besoin à l'usine laitière. Ces infrastructures ont propulsé le développement de la ville. »

Alain s'étonne de l'influence bénéfique des épreuves vécues dans les années 1930 sur l'établissement de l'industrie laitière à Saint-Claude. « Comme les terres s'étaient appauvries, nous avons des vaches. Grâce aux vaches, nous avons du lait. Puisque nous avons du lait, nous avons accueilli une beurrerie. Avec la gestion de l'offre, toutes ces fermes sont soudainement devenues rentables ! »

Une durabilité bienveillante

Depuis aussi longtemps qu'il se souvient, Alain a voulu être producteur. Enfant, il s'asseyait sur les photos de tracteurs qu'il trouvait dans les magazines de ses parents. Il suivait son père partout et dormait sur le réservoir pendant que sa mère travaillait dans l'étable. Après ses études universitaires, il s'est procuré des vaches et un quota de production et cinq ans plus tard, il a acheté le reste de la ferme familiale.

En 1994, Alain a épousé Michelle et ils ont deux fils, Nicolas et Patrick, et une fille, Chantal. Aujourd'hui, leur troupeau comporte 68 vaches laitières. Alain aime se promener dans l'étable et se sent connecté à ses animaux. « Les vaches ont une personnalité, certaines viennent même me lécher. » dit Alain. « Elles sont toutes différentes et elles se souviennent de nous. »

L'amour et la passion d'Alain pour la ferme sont très évidents lorsqu'il parle de continuer la revivification des terres que son père avait entamée. Depuis 1958, les Philippot se sont efforcés d'enrichir le sol pour la prochaine génération. Ils ont augmenté les matières organiques, ont mis en place la rotation des cultures

et des pâturages. Son grand-père Alexis avait l'habitude d'examiner le sol et d'affirmer : « La terre était pleine de vie, mais elle l'a perdue ; maintenant, cette vie revient. »

La technologie rend les fermes plus efficaces, mais l'expérience et les connaissances transmises demeurent indispensables. La durabilité n'est pas un nouveau concept pour les producteurs : « C'est l'art d'être un fermier », disait Alexis. La productivité de la ferme a grimpé de manière spectaculaire au cours des 40 dernières années. À l'heure actuelle, la ferme Philippot produit de cinq à six fois plus de lait qu'auparavant.

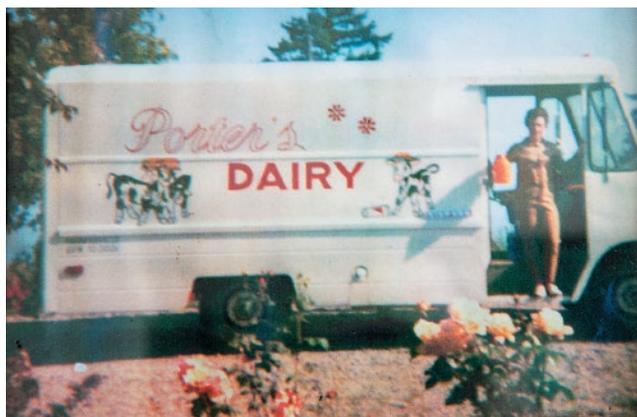


Les Porter

UNE HISTOIRE DE FAMILLE, D'AUTOSUFFISANCE ET D'INNOVATION

La famille Porter a quitté l'Angleterre, la nation de ses origines, pour repartir à zéro. En 1883, George et Anna Porter ont immigré à Chemainus, en Colombie-Britannique, pour travailler à la scierie de l'île de Vancouver. C'est la résilience et la persévérance de cette famille qui l'ont poussée à fonder la ferme laitière Porter. Cette ferme subvient aux besoins des Porter et nourrit la communauté avoisinante depuis maintenant 120 ans.

01 Le dernier camion de livraison porte-à-porte de lait sur l'île de Vancouver



Joindre les deux bouts

Pendant que George travaillait de manière intermittente à la scierie, le reste de la famille s'établissait sur une propriété défrichée de 150 acres face à la mer pour subvenir à ses besoins. Le fils de George et d'Anne, Walter Porter, et son épouse Lily y ont construit une étable abritant d'un côté des pièces habitables, où ils ont élevé quatre enfants, et de l'autre, un petit troupeau laitier.

Lorsque Charlie, le fils de Walter, a repris la ferme en 1938, il a décidé qu'embouteiller du lait et le vendre porte-à-porte était la meilleure façon de faire vivre sa famille. Il a donc commencé sa tournée de lait la même année. Sa petite entreprise a pris de l'ampleur, et son troupeau s'est agrandi, passant à environ 55 vaches.

Pendant 10 ans, la famille Porter a traité ses vaches à la main. Puis, en 1947, Charlie a fait l'achat de leur toute première trayeuse. Son fils Don a le souvenir de transporter la trayeuse de vache en vache, et de l'accrocher manuellement à la ligne.

Quand Charlie a arrêté de faire du porte-à-porte en 1975, il a marqué la fin d'une époque à Chemainus. En effet, les Porter ont été les derniers de la région à détenir un permis leur permettant de livrer du lait. Après 37 ans de livraisons, Charlie était devenu bien plus qu'un simple visage familier dans la communauté – les gens l'adoraient.

En 1978, les installations ont été déplacées dans un espace plus grand à moins de deux kilomètres de la ferme originale.



« La terre est notre
gagne-pain, alors nous
en avons toujours pris
grand soin. »

- Karen Porter





« Les producteurs sont les plus grands protecteurs de l'environnement au monde. »

- Karen Porter

L'émergence de l'industrie laitière en Colombie-Britannique s'inscrit dans l'époque de la ruée vers l'or et de l'inauguration du chemin de fer du Canadien Pacifique, qui ont respectivement favorisé la colonisation de l'Ouest, puis créé un marché pour les produits laitiers. La première ferme laitière enregistrée dans ce qui constitue aujourd'hui la Colombie-Britannique était la ferme de la Compagnie de la Baie d'Hudson fondée au début des années 1830, près de la ville de Fort Langley. En 1848, l'entreprise a déménagé sur l'île de Vancouver et trois fermes ont vu le jour dans les environs de Victoria.

En 1858, la Colombie-Britannique est officiellement devenue une colonie. Cet événement a coïncidé avec la découverte d'or dans le fleuve Fraser amenant un nombre important de mineurs à passer par Victoria et modifiant ainsi la composition de la colonie. En 1860, cinq vendeurs de lait figuraient dans le répertoire de la ville. Avec l'arrivée massive de nouveaux habitants, les fermes ont commencé à s'installer sur les rives du fleuve Fraser, sur l'île Saltspring et dans les vallées de l'Okanagan et du Kootenay.

En 1891, le recensement du Dominion a énuméré 6 500 agriculteurs habitant la province. La plupart pratiquaient une agriculture mixte, produisant du lait, du beurre et d'autres produits de base pour nourrir leurs familles. Actuellement, la province compte 417 fermes laitières.

Une nouvelle génération

Aujourd'hui, la ferme laitière Porter est exploitée par Don, le fils de Charlie, et sa conjointe Karen, leur fils et leur bru, Ian et Brienne, ainsi que par leur neveu Travis Waller. Ils traitent 250 vaches sur 400 acres de terre défrichée. La sœur de Don contribue, elle aussi, à perpétuer la tradition agricole familiale. Elle a épousé un producteur laitier de l'île. Le couple exploite une ferme avec ses enfants.

Les Porter sont une famille tissée serrée, et le sentiment d'appartenance qui les unit s'étend à leur personnel, entre autres à certains employés de très longue date qui ont grandi avec Don. Même si nombre d'entre eux ont maintenant plus de 70 ans, ils viennent encore travailler à la ferme tous les jours. En effet, la retraite est inconcevable pour eux. « Les gens ici ne pensent pas à arrêter un jour. En fait, ils croient que l'on s'arrête seulement lorsqu'un projet est terminé », affirme Karen.

Durabilité et innovation

Les Porter ont adopté la science et la technologie pour s'assurer que leur ferme demeure viable pour la prochaine génération. Cela inclut de faire analyser régulièrement leur sol par des agronomes afin de décider quoi planter pour réussir.

Brienne affirme que les vaches sont « les vraies patronnes à la ferme », et que ce sont elles qui profitent le plus des nouvelles technologies. « Aujourd'hui, nous pesons chaque composante de l'alimentation des vaches et nous mélangeons tout de manière réfléchie du point de vue nutritionnel. C'est l'un des grands changements que j'ai observés au cours des 20 années que j'ai passées à la ferme Porter », indique Brienne.

La famille Porter a construit la plupart de ses étables à partir de bois qu'elle a elle-même scié. Elle répare ses propres équipements, défriche la terre et a même conçu et aidé à construire sa nouvelle salle de traite. Don et Ian ont veillé à ce que la salle de traite moderne réponde aux besoins de leur famille et de leur ferme. Ils ont voulu garder l'humain au cœur du processus de traite, et c'est pourquoi l'équipement de traite doit être attaché manuellement. « Ce n'est pas toujours facile de trouver l'équilibre entre les attentes modernes et le respect de l'environnement familial traditionnel, mais nous croyons que nous y arrivons et nous sommes fiers de ce que nous avons accompli », affirme Brienne.



La ferme a subi de nombreux changements au cours du dernier siècle, et la nouvelle salle de traite a été une transformation majeure. Lorsqu'elle a été terminée il y a trois ans, Don, très ému, a dit à Karen qu'il aurait aimé que son père et son grand-père soient là pour voir à quel point la ferme avait évolué.

Les femmes de la famille Porter

Chez les Porter, le travail des femmes a été aussi essentiel à l'exploitation et à la croissance de la ferme que celui des hommes. Charlie a peut-être été le visage de la ferme, mais son épouse Anne était une partenaire à part entière. Elle a traité les vaches jusqu'à 65 ans, et sa force est maintenant incarnée par Karen et Brienne.

Karen a rencontré Don à l'école alors qu'elle avait 16 ans. Même si elle n'avait pas été élevée sur une ferme, elle traitait déjà les vaches et faisait la tournée de lait peu après avoir commencé à fréquenter Don. Elle savait à quoi s'attendre quand ils se sont mariés.

Brienne a grandi à Chemainus et a rencontré Ian lorsqu'elle a commencé à travailler chez les Porter à l'adolescence. Elle a immédiatement été séduite par le mode de vie agricole et en est tout de suite devenue l'une des grandes défenseuses. Douée avec les animaux, Brienne affirme qu'elle adore voir le cycle de la vie à l'œuvre à la ferme et ne se fatigue jamais de voir naître les veaux.

En regardant vers le futur

Les Porter savent bien que les consommateurs seront déterminants dans les choix que devra faire la prochaine génération de producteurs. Brienne est ravie par l'ampleur que prend le mouvement de la ferme à la table. De plus, la majorité du lait de grande qualité produit chez les Porter reste sur l'île de Vancouver.

« C'est tout simplement formidable de pouvoir aller à l'épicerie et de se dire : Wow, c'est probablement ma famille qui a produit ce lait ! » lance-t-elle.

L'héritage des Porter dans le secteur de la production laitière est entre bonnes mains, alors que la famille prépare sa sixième génération de producteurs à prendre la relève. Les trois fils de Brienne et d'Ian travaillent déjà à la ferme et ne pourraient imaginer leur vie sans l'agriculture.



« Si vous prenez soin de vos terres,
elles prendront soin de vous. »

- Ronnie MacInnis



ÎLE-DU-
PRINCE-
ÉDOUARD



Les MacInnis

PERSÉVÉRANCE, PERSISTANCE ET SUCCÈS

Le navire transportant Patrick MacInnis a largué les amarres depuis l'Écosse en 1803 pour aboutir à St. Peter's Bay, à l'Île-du-Prince-Édouard, où il a fondé la ferme qui est aujourd'hui connue sous le nom de MacInnis Brothers Farm. La ferme appartient à la famille MacInnis depuis cinq générations, survivant à une série de tragédies qui en auraient découragé plus d'un. Aujourd'hui, Ronnie et Karen MacInnis possèdent 50 vaches laitières, qu'ils élèvent sur les terres où leurs ancêtres se sont établis, il y a 213 ans.



Au tournant du siècle

Nous n'en savons pas beaucoup sur les 100 premières années d'exploitation de la ferme, mais il est évident que celle-ci n'existerait pas aujourd'hui sans le dévouement et la ténacité de la grand-mère de Ronnie, Kate MacInnis.

En 1906, l'époux de Kate, John, est décédé de la tuberculose, précédant de peu leur fille de 11 ans qui s'est éteinte des suites de la diphtérie. Déterminée à protéger ses autres enfants, Kate a incendié la maison familiale afin d'éradiquer ces maladies. Nouvellement veuve avec six jeunes enfants, Kate a réussi à reconstruire la maison et à poursuivre l'exploitation de la ferme.

Son fils Joseph n'avait que trois ans lorsque son père est décédé. Dix ans plus tard, il a dû quitter l'école pour prêter main-forte à sa mère. Peu après, échappant aux griffes de la grippe espagnole et ayant ainsi développé une immunité au virus, il s'est chargé de prendre soin des malades et à enterrer les morts dans la communauté.



01 Étable d'origine, construite en 1850



« Personne n'a jamais prétendu que ce métier serait facile, mais j'en tire quand même une satisfaction que je ne pourrais trouver nulle part ailleurs. »

- Ronnie MacInnis

L'histoire de l'Île-du-Prince-Édouard est étroitement imbriquée à celle de l'agriculture, étant donné que les terres ont toujours constitué l'une de ses principales richesses. Les Français ont été les premiers à introduire la production laitière à l'Île puisque les habitants autochtones, soit les Micmacs, pratiquaient plutôt la chasse, la pêche et la cueillette. Établie en 1740, la première colonie française était située à Port-la-Joye, en face du port de Charlottetown. Cette année-là, la population de l'île atteignait 890 personnes qui, collectivement, possédaient 337 vaches. La plupart des premiers agriculteurs élevaient des vaches laitières pour satisfaire leurs propres besoins et produisaient du beurre

et du fromage à la ferme pour leurs familles. L'île est passée aux mains des Britanniques en 1763 et a été baptisée l'Île-du-Prince-Édouard en 1799. Il s'agit de la seule province maritime qui peut se vanter d'avoir constitué une colonie agricole avant la Confédération. Le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse et Terre-Neuve-et-Labrador dépendaient grandement de la petite île pour leur approvisionnement. En 1827, l'île comptait 23 000 bêtes à cornes. La première crèmerie a ouvert ses portes en 1887, et de nombreuses fromageries sont ensuite apparues partout sur l'île, au cours des prochaines décennies. En ce moment, il y a 168 fermes laitières à l'Île-du-Prince-Édouard.

La Seconde Guerre mondiale a apporté son lot de perturbations dans le petit village de St. Peter's Bay, qui a perdu de nombreux jeunes hommes, notamment toute une génération de fermiers. Malgré les épreuves, la communauté et la famille MacInnis ont fait preuve de résilience, et les choses se sont améliorées après la guerre.

Vers la fin des années 1940, Joseph a commencé à livrer du lait frais au village. À l'époque, il ne traitait que quatre ou cinq vaches à la fois, les mettant au pâturage pendant l'été, ce qui aidait à défricher la terre.

Quand la gestion de l'offre a été introduite dans les années 1960, les revenus stables ont permis à la famille MacInnis d'investir dans la production laitière et de transformer la ferme pour en faire ce qu'elle est devenue aujourd'hui.

À l'avant-garde du développement durable

La révolution industrielle et l'introduction de la première faucheuse à foin ont drastiquement changé les pratiques agricoles. Avant sa maladie, John avait fait preuve de prévoyance en se procurant cette machine afin de préparer le foin plus rapidement et de nourrir un plus grand nombre de vaches. Selon Ronnie, il s'agit d'un moment charnière où la production laitière est devenue une activité commerciale : les fromageries et les beurrieres ayant commencé à faire leur apparition, les producteurs laitiers ont pu leur vendre le surplus de lait, pour qu'il soit transformé en crème ou en beurre.

Le prochain grand changement à survenir fut l'arrivée d'équipements motorisés, comme les tracteurs et les trayeuses. Bien que ces améliorations aient métamorphosé la production laitière, Ronnie ne croit pas qu'elles aient allégé la tâche des producteurs pour autant. Il se souvient qu'un agriculteur plus âgé de la région lui ait confié avoir pensé que l'apparition du premier tracteur faciliterait la vie dans le village : « Mais ils n'auraient jamais dû ajouter les phares ! » En effet, l'intégration de phares sur ces véhicules prolongeait la journée de travail des producteurs qui, auparavant, ne pouvaient travailler que jusqu'à la tombée du jour. Ronnie affirme que les producteurs laitiers travaillent à longueur d'année et ont de la difficulté à prendre des pauses. « Personne n'a jamais prétendu que ce métier serait facile, mais j'en tire quand même une satisfaction que je ne pourrais trouver nulle part ailleurs », soutient-il.

Ronnie remercie son père de lui avoir enseigné l'importance de prendre soin de la terre. Joseph a planté des arbres et a appris à son fils à cultiver les champs de façon responsable. « Notre priorité a toujours été de prendre soin de nos terres », déclare Ronnie. Il annonce avec fierté qu'après toutes ces années, le sol est encore très fertile.

Pendant un moment, Ronnie a envisagé de faire carrière dans un autre domaine. Il a suivi une formation d'électricien à Charlottetown, tout en continuant à travailler à la ferme pendant l'été. « J'ai toujours ressenti l'appel de la ferme et j'ai fini par accomplir mon destin. Je l'avais dans le sang ! » dit-il.

Ronnie parle de ses vaches avec estime et affection. Bien que son parcours à la ferme familiale ait débuté en 1976, il n'a assumé la responsabilité du troupeau que récemment, soit après le décès de son frère Tom, il y a trois ans.

Malgré la période difficile qui a suivi la perte de son frère et partenaire, Ronnie est parvenu à concentrer son attention sur la production laitière. De plus, il a développé un grand intérêt pour la génétique et l'élevage.

Le Canada et, plus particulièrement l'Île-du-Prince-Édouard, sont des chefs de file de la génomique et de la génétique, une facette de l'industrie qui, d'après Ronnie, a réalisé des progrès rapides au cours des 15 dernières années. Il souligne que les innovations en matière de confort des animaux reposent sur l'élevage de vaches robustes et en bonne santé.

L'avenir

La première étable des MacInnis a été construite en 1850 et la structure sert encore aujourd'hui. Elle a été agrandie, mais considérant l'évolution de l'industrie, ce bâtiment témoigne de l'histoire de la ferme. Conscient de l'importance de son héritage, Ronnie pense également à l'avenir et, quoiqu'il n'ait pas encore investi dans les robots de traite, il sait qu'ils s'avèreront un outil incontournable. « Les robots de traite s'en viennent, je le prévois depuis quelques années déjà », nous assure-t-il.

Tout en précisant qu'il ne peut prédire l'avenir, Ronnie espère que les consommateurs canadiens continueront à faire confiance aux produits laitiers canadiens, non seulement en raison de leur qualité, mais aussi à cause de la façon dont les producteurs prennent soin de leurs vaches et de leurs terres.

Quant aux 150 prochaines années, Ronnie peut seulement imaginer la direction qu'empruntera l'industrie laitière. « Pratiquement aucun des outils que nous employons aujourd'hui à la ferme n'était inventé, ou du moins couramment utilisés, quand mon père est né », fait-il remarquer.



Les Ell

PIONNIERS DE L'OUEST

La famille Ell est débarquée au Canada en 1899. D'origine allemande, les Ell se sont d'abord retrouvés en Russie, attirés par la promesse de terres disponibles. Celle-ci s'étant avérée fautive, ils ont alors poursuivi leur périple pour s'établir enfin à Kronau, en Saskatchewan, où il restait des terres à octroyer. Peu après leur arrivée, ils ont acquis quelques vaches laitières.



L'industrie laitière s'est implantée en Saskatchewan puisque la plupart des premiers agriculteurs, venus pour cultiver du blé, avaient aussi quelques vaches et ont commencé à vendre leur lait à l'échelle locale. En déménageant à Prince Albert en 1873, William Miller a constaté qu'il y avait une demande pour les produits laitiers. Il figurait parmi les premiers à mettre des produits sur le marché.

Coïncidant avec une période de colonisation accrue, la Saskatchewan est devenue un district des Territoires du Nord-Ouest en 1882. Puis, le chemin de fer du Canadien Pacifique a finalement atteint Moose Jaw, ses convois remplis de colons et de bétail. L'augmentation du nombre

de vaches laitières en Saskatchewan se reflétait dans les tentatives d'ouverture de fromageries et de beurreries. Comme toutes les familles pionnières possédaient des vaches et s'approvisionnaient en lait, les surplus devaient être transformés en fromage et en beurre. Au moment où la Saskatchewan est entrée dans la Confédération en 1905, la production laitière était bien établie parmi les colons. Aujourd'hui, 159 fermes laitières sont exploitées en Saskatchewan.



SASKATCHEWAN

« La charge est encore
lourde, mais nous aimons
notre métier. »

- Gord Ell

Malgré leurs débuts modestes, les Ell sont devenus de véritables pionniers de la production laitière dans l'Ouest canadien, et leur entreprise familiale ne montre aucun signe de ralentissement. Aujourd'hui, Gord et Tiffany Ell, producteurs de cinquième génération, traitent 200 vaches laitières sur un terrain de 3 000 acres.

Nous ne savons pas grand-chose des ancêtres des Ell. Leurs pierres tombales constituent le seul indice de leur existence. Gord Ell suppose qu'ils ont commencé à cultiver leurs terres dès leur arrivée au Canada parce qu'il y avait peu d'emplois disponibles et s'adonner à l'agriculture ne coûtait pas cher à cette époque. Quel que soit leur motif initial, la ferme a rapidement grandi afin de nourrir les 13 enfants du couple.

L'autosuffisance des Ell les a aidés à survivre à la Grande Dépression. Ils avaient du lait grâce à leurs vaches et ils cultivaient suffisamment de blé pour moudre leur propre farine. Cependant, manger des pâtes pendant des années a marqué son grand-père, John Ell. « Il a refusé de manger des macaronis jusqu'à sa mort! » affirme Gord.

Les Ell ont commencé à livrer de la crème dans les années 1940, transportant les bidons à la gare dans une calèche tirée par un cheval pour les expédier à Regina, la capitale de la Saskatchewan. Par la suite, ils ont rapidement entrepris la livraison de lait.

Bon nombre d'agriculteurs de la région, y compris quatre fils des Ell, ont joint l'armée lors de la Seconde Guerre mondiale. Les plus jeunes enfants, dont Joe, le père de Gord, et son oncle Adam, sont restés à la maison pour aider leur père à s'occuper de la ferme. À leur retour de la guerre, constatant que les opérations à la ferme se déroulaient très bien sans eux, les fils aînés ont déménagé en ville pour élever leurs familles. Au décès de son père, Joe âgé alors de 20 ans a pris la relève à la ferme avec son frère Adam. À l'époque, les Ell cultivaient un peu de céréales, mais les frères ont décidé de se concentrer sur la production laitière.

Au milieu des années 1950, ils ont bâti une salle de traite – la première dans l'Ouest canadien. En 1970, la ferme des Ell est devenue la première en Saskatchewan où l'on traitait 100 vaches, tandis que la plupart des autres familles n'en traitaient qu'une trentaine à la fois.

« Il est très gratifiant de prendre
soin de nos animaux et de fournir de
la nourriture à d'autres personnes. »

- Gord Ell





Innovateurs d'avant-garde

Les ancêtres des Ell ont toujours été à l'avant-garde. Cette tradition a été perpétuée par Gord, son frère et leurs deux cousins, puis par Gord et son épouse Tiffany quand ils ont acheté la ferme en 2007.

En 2000, les Ell ont bâti une étable informatisée. On y mesure quotidiennement le volume de lait que produit chaque vache, jusqu'à la dernière goutte. Gord s'émerveille de l'envergure des changements observés dans l'étable comme dans les champs.

Au fil des ans, le père de Gord a relaté de nombreuses anecdotes du passé, entre autres de l'époque où transporter une balle de foin du champs à l'étable pouvait prendre toute la journée. « Comme vous pouvez l'imaginer, c'était un travail ardu », dit Gord.

La technologie a depuis transformé le travail d'une journée en une tâche de deux heures, changeant ainsi de façon drastique la qualité de vie à la ferme. D'après Gord : « la charge est encore lourde, mais nous aimons notre métier ».

La vie des vaches s'est aussi améliorée grâce aux innovations en agriculture. Les Ell ont agrandi les stalles, ils ont ajouté de nouveaux tapis et, cette année, ils ont refait les rainures au sol de l'étable pour éviter que les vaches ne glissent. « C'est simple, nous prenons toutes les mesures imaginables pour assurer le confort de nos vaches », déclare Gord.



Les liens communautaires et familiaux

Les Ell sont des membres très aimés de la communauté. Ce lien spécial s'est créé lorsque Joe et Adam ont repris la ferme familiale. Ils sont devenus des piliers de la communauté, aidant les autres à traverser les périodes difficiles. Quand les gens du voisinage avaient du mal à joindre les deux bouts, ils leur donnaient du lait gratuitement ou en échange d'autres biens. « Je n'ai aucune idée du manque à gagner qu'ils ont encaissé comme ça, mais c'était leur façon de contribuer à la communauté », indique Gord. Les grandes familles avaient besoin d'aide et elles savaient que nous pouvions leur offrir du lait. »

Tout le monde participe à la traite à la ferme des Ell. C'est une véritable entreprise familiale. Gord estime qu'en 100 ans, la seule fois qu'une personne autre qu'un membre de la famille immédiate se soit chargée de traire les vaches était le jour de ses noces, il y a 26 ans. À cette occasion, ce sont leurs cousins qui s'étaient occupés des vaches, dans le respect de la tradition familiale.

Les Ell tirent une grande fierté de leur appartenance à une famille de producteurs laitiers canadiens. « Il est très gratifiant de prendre soin de nos animaux et de fournir de la nourriture à d'autres personnes. »

Les Crozier

EN ROUTE VERS L'ALBERTA

L'histoire des Crozier, une famille de producteurs laitiers de l'Alberta, commence en 1849 avec la naissance de David Crozier près de Stratford, en Ontario. En 1871, la famille de David déménage au Missouri, où il se mariera et se lancera ensuite en agriculture. En 1890, il déménage au Kansas avec son épouse et ses enfants.

Or, lorsqu'il entend parler des terres disponibles dans l'ouest du Canada, David plie une fois de plus son bagage. C'est donc en 1896 qu'il s'aventure dans ce que nous appelons aujourd'hui le comté de Sturgeon, tout juste au nord d'Edmonton, pour acheter de William Cust la ferme Cutbank. Cent vingt ans plus tard, cette terre située sur les berges du lac Cutbank est toujours la propriété de la famille Crozier, et c'est maintenant Lenard, l'arrière-petit-fils de David, qui détient et exploite Cheslen Dairies sur ce même lopin de terre avec ses fils Jason et Brett.

Au temps des pionniers

Au début, David exploitait sa ferme avec l'aide de ses fils, Lloyd, John et Kenneth. Les défis étaient nombreux. Il fallait entre autres transformer une terre non défrichée en un sol productif où des cultures pourraient pousser. De plus, sans électricité ou gaz pour chauffer leur maison pendant les rudes hivers albertains, David et ses fils passaient des journées entières à couper du bois de chauffage. Au fil du temps, la charge de travail s'est suffisamment accrue pour nécessiter l'embauche de manœuvres agricoles. N'ayant pas d'argent pour leur offrir un salaire, les Crozier les payaient en fournissant le gîte et les repas dans la maison familiale en échange de leur travail. Les voisins s'entraidaient et, lentement, une communauté est née.

À l'époque, la ferme comprenait des chevaux, des cochons, des poulets et assez de vaches pour être considérée comme une petite ferme laitière. Les gens travaillaient d'arrache-pied. À leurs débuts, les Crozier vendaient leurs produits agricoles à l'échelle locale, y compris du beurre élaboré et conditionné sous la marque «Cutbank». S'occuper du bétail, traire les vaches à la main, séparer la crème et transporter les bidons de lait à la laiterie Woodland au nord d'Edmonton avec une Ford modèle T alourdissaient une charge de travail déjà considérable. La laiterie Woodland a ouvert ses portes en 1908, et les Crozier ont été l'un de ses premiers fournisseurs de lait cru. Lenard se souvient des travailleurs de Woodland, qui enlevaient chaque couvercle afin de s'assurer que le bidon était plein et de faire le «test de l'odeur» pour confirmer que le lait était frais.

01 La famille Crozier, gagnante du prix Alberta Master Farm Family



« Je suis fier de
fabriquer un bon produit
qui nourrit des gens à
tous les jours! »

- Jason Crozier





« Je suis très heureux que notre famille
soit encore dans l'industrie laitière.
Les générations passées ont travaillé fort
pour que j'aie du succès. »

- Jason Crozier

Le développement de l'industrie laitière en Alberta est directement lié à la construction du chemin de fer du Canadien Pacifique. Ce dernier faisait partie du plan de sir John A. Macdonald consistant à coloniser l'Ouest et créer une industrie agricole pouvant nourrir le nouveau pays. En dépit du fait que les deux principaux secteurs d'activités aient été l'agriculture et l'élevage de bovins, des colons ont choisi de suivre le trajet emprunté par le chemin de fer et se sont installés près de Calgary et Edmonton pour élever des troupeaux laitiers. Ces fermes arrivaient à répondre à la demande locale pour le beurre

et le fromage et en 1882, quand l'Alberta a reçu son nom officiel, la modeste industrie laitière de la province connaissait une croissance constante.

Le recensement de 1885 indique 3 334 vaches laitières pour 4 878 colons albertains. À la fin des années 1880, l'approvisionnement en beurre avait dépassé la demande, nécessitant ainsi la création de laiteries et d'un plus grand marché. La première laiterie a appartenu à Ebenezer Healy, qui a ouvert une fromagerie à même sa ferme en 1888. À présent, il existe 531 fermes laitières en Alberta.

Nouvelle génération, nouvelles méthodes

En 1933, à la mort de David à l'âge de 83 ans, ses fils John et Kenneth ainsi que leur famille ont continué à exploiter la ferme laitière. Lorsque l'électricité est arrivée dans les régions rurales de l'Alberta, vers 1940, l'exploitation laitière des Crozier est passée à l'ère des trayeuses électriques, ce qui a mené à l'agrandissement du troupeau. Ultimement, cette croissance a également entraîné la répartition du troupeau de 60 vaches laitières entre John et Kenneth en 1954.

Kenneth et ses fils, Hugh et Clayton, sont restés sur le site original et ont gardé l'appellation Crozier Dairies. Hugh et ses fils, Lee et Leslie, ont maintenu les opérations jusqu'en 2014. John et son fils Chester, le père de Lenard, ont déménagé dans une propriété adjacente à la ferme originale pour exploiter leur ferme sous le nom de Cutbank Farms.

John Crozier a joué un rôle déterminant dans la mise en œuvre de l'insémination artificielle dans le secteur d'Edmonton au milieu des années 1950 grâce à une coopérative détenue par des producteurs du nom d'Edmonton Artificial Breeding Association. En fait, l'insémination artificielle demeure à ce jour l'une des plus importantes avancées technologiques réalisées dans l'industrie laitière. Pour sa part, tout en faisant de l'élevage laitier, Chester a travaillé pendant 15 ans à Edmonton en tant que technicien en insémination artificielle. Lenard et ses fils n'ont jamais hébergé un taureau dans leur ferme.

Dans les années 1950, l'industrie laitière a connu une rapide progression. John et Chester ont bâti l'une des premières salles de traite sur plateforme surélevée en Alberta. Cette salle de traite à quatre stalles permettait aux travailleurs de se tenir debout pendant la traite. À la fin des années 1950, les réservoirs à lait et le système de refroidissement électrique du lait en vrac ont été introduits en Alberta. Ces systèmes ont remplacé le processus manuel visant à remplir, fermer puis refroidir chaque bidon dans l'eau. En outre, ils ont éliminé la très difficile tâche qui consistait à soulever des bidons d'un peu plus de 45 kg chacun pour les redéposer dans le camion de transport en partance pour le transformateur.

Gestion de l'offre et nouvelle technologie

Vers la fin des années 1960, le système de gestion de l'offre a été instauré et a créé dans l'industrie laitière un niveau de stabilité que les générations précédentes n'auraient jamais pu imaginer. Lenard avait déjà décidé de devenir un producteur laitier de quatrième génération. Il a vu l'avènement de la gestion de l'offre comme

une occasion d'expansion et de modernisation, et a par conséquent bâti une étable capable de contenir jusqu'à 150 vaches laitières pour les 40 prochaines années. À la fin des années 1990, Jason, Brett ainsi que leur sœur Lindsay sont devenus des producteurs laitiers de cinquième génération, exploitant Cheslen Dairies avec sa vieille étable jusqu'au remplacement de cette dernière en 2012 par une installation de traite ultra moderne.

La ferme des Crozier a été parmi les premières de la province à utiliser la technologie de la traite robotisée. La nouvelle étable assure le confort des vaches et une ventilation naturelle. De plus, l'on y retrouve des moteurs et un éclairage à haute efficacité, en plus d'être chauffée par un système qui capte la chaleur corporelle des vaches qui y logent. Par ailleurs, l'eau utilisée pour le prérefroidissement du lait est employée pour abreuver le troupeau. En d'autres termes, l'étable est écoénergétique et respectueuse de l'environnement.

Bien que les Crozier fassent pousser toutes les cultures dont leur bétail a besoin pour se nourrir, ils embauchent chaque année des opérateurs à forfait qui possèdent de l'équipement spécialisé pour semer, ensiler le maïs et manipuler le fumier. De plus, tout le fumier est recyclé dans le sol afin de faire croître de meilleures cultures.

Passer le flambeau

En 2012, en reconnaissance du rôle important qu'il a joué au sein de l'industrie laitière depuis plus de 20 ans à titre de représentant des producteurs laitiers dans différentes organisations laitières, Lenard a été le récipiendaire de l'Alberta Dairy Achievement Award.

Les temps ont bien changé depuis les débuts de Lenard. Lui qui, à l'époque, conduisait un traîneau chargé de bidons de lait et de petits Crozier a été témoin de l'arrivée de la traite robotisée et de ses alertes sur téléphone intelligent. Or, si la production laitière a connu une évolution spectaculaire, la passion de Lenard pour l'élevage laitier est demeurée inchangée. Aujourd'hui, il passe le flambeau à ses fils, Jason et Brett, dans l'espoir qu'un jour, Cheslen Dairies pourra continuer à exister grâce au travail de l'un de ses huit petits-enfants : Cole, Jeg, Connor, Rylan, Barrett, Beck, Jett et Autumn. La famille Crozier est fière de son patrimoine et serait plus qu'heureuse d'engendrer une sixième génération de producteurs laitiers.





TERRE-NEUVE- ET-LABRADOR

« Les producteurs
s'assurent d'abord
et avant tout du
bien-être des animaux. »

- Denise Walsh



Le climat et le sol de Terre-Neuve-et-Labrador ne sont pas propices à l'agriculture. Au début du 19^e siècle, les familles de pêcheurs tenaient des animaux d'élevage pour leur usage personnel, et la vente des surplus occasionnels s'effectuait entre voisins. L'agriculture commerciale, amorcée dans les années 1840, a connu le plus grand succès dans les environs de Saint-Jean de Terre-Neuve.

Situées le long du chemin menant de Saint-Jean de Terre-Neuve à Bay Bulls, les communautés agricoles de Goulds et Kilbride se sont créées. Les producteurs

transportaient des fruits, des légumes et du lait au moyen de charrettes pour les vendre en ville. Quand Terre-Neuve-et-Labrador est entrée dans la Confédération en 1949, la province s'est consacrée à l'industrialisation de l'agriculture, misant sur la production commerciale à plus grande échelle. Le recensement de 1966 indique la présence de seulement 60 fermes comportant 13 vaches. Actuellement, Terre-Neuve-et-Labrador compte 23 fermes laitières.

Les Walsh

NOURRIR LA FAMILLE, NOURRIR L'ÎLE

Avant la Confédération et bien avant que Terre-Neuve-et-Labrador ne fasse partie du Canada, la famille Walsh nourrissait déjà les habitants de l'île. Beaucoup de choses ont changé au cours des 150 dernières années, mais la tradition familiale d'offrir des aliments sains et de qualité a perduré.



Bienvenue à la ferme Glenview

Nous en savons bien peu sur les origines de John Walsh, mais il a laissé derrière lui un héritage qui a été transmis de génération en génération. Quelque part entre 1830 et 1850, John a acheté un lopin de terre de 30 acres à Kilbride, à Terre-Neuve-et-Labrador, devenant ainsi le premier d'une longue lignée de producteurs de la famille Walsh à travailler la terre.

Deux de ses fils ont quitté la petite île pour la grande ville – un pour Montréal et l'autre pour Chicago, mais son fils Richard a vu le potentiel de la ferme et l'a rachetée de son père en 1904.

À l'époque, peu de biens étaient expédiés à Terre-Neuve-et-Labrador. Conséquemment, ses résidents dépendaient des aliments produits localement pour survivre. Richard a saisi l'occasion de diversifier les activités de la ferme et il est devenu l'un des producteurs mixtes – lait et légumes – les plus prospères de l'île. En 1904, il a lancé un service de livraison de lait aux portes.

Son esprit visionnaire lui a permis d'investir dans les premières innovations telles que l'électricité et l'eau courante. L'électricité a aussi favorisé des changements à la traite, et en 1940, Richard a installé des trayeuses à seau, le précurseur du système de traite moderne.



Durant la Grande Dépression, les habitants de Kilbride ont survécu parce qu'ils étaient isolés et que la microéconomie créée dans cette région a permis à ceux-ci de subvenir à leurs besoins. Les Walsh étaient bien conscients de leur chance, et lorsque des gens de Saint-Jean de Terre-Neuve venaient frapper à leur porte en quête de nourriture, la famille leur venait en aide. Robert, le petit-fils de Richard, se souvient d'avoir entendu ses parents dire à quel point il était important de donner aux moins fortunés.

Toutefois, lorsque Terre-Neuve-et-Labrador s'est jointe au Canada, les Walsh ont commencé à rencontrer des difficultés. Du jour au lendemain, l'île a été inondée de nourriture bon marché de partout au pays. Patrick, Leo et Richard, les fils de Richard qui avaient repris la ferme familiale, ont dû attendre des mois avant d'être payés pour leur lait.

L'introduction du système de gestion de l'offre, le travail acharné et une passion pour l'agriculture ont permis à la ferme Walsh de se remettre à flot et de prospérer. De nos jours, la ferme, qui compte 450 vaches et 560 acres de terre, appartient aux frères Robert et David et à leur sœur Denise. Leur frère Wayne, décédé il y a trois ans, était très fier de la ferme. Il était un partenaire précieux et son absence se fait cruellement sentir.

Robert est reconnaissant envers le système de gestion de l'offre, qui a permis à sa famille de continuer à vivre du produit de la ferme, et affirme que sans ce système « nous ne survivrions pas, nous ne pourrions pas être concurrentiels. » Aujourd'hui, les résidents de Saint-Jean de Terre-Neuve ont accès à du lait de qualité produit de manière durable, directement dans leur cour.



« L'agriculture est d'une extrême importance pour nous. C'est notre passion. »

- Robert Walsh

L'agriculture dans le sang

Si l'agriculture a toujours été un secteur exigeant, elle l'est d'autant plus à Terre-Neuve-et-Labrador. En effet, l'île est isolée et ses terres cultivables sont limitées. De plus, la saison végétative y est plus courte en raison du climat. Malgré ces défis, la famille Walsh ne pourrait s'imaginer faire autre chose, et toute la famille continue de travailler dans le domaine. Les neuf enfants de Patrick travaillent en agriculture, que ce soit en production laitière, au gouvernement ou au sein de l'industrie. « Je pense que ce que nous aimons tous, c'est le défi. Nous savons que ce n'est pas facile, mais nous nous efforçons toujours de faire de notre mieux », affirme Robert.

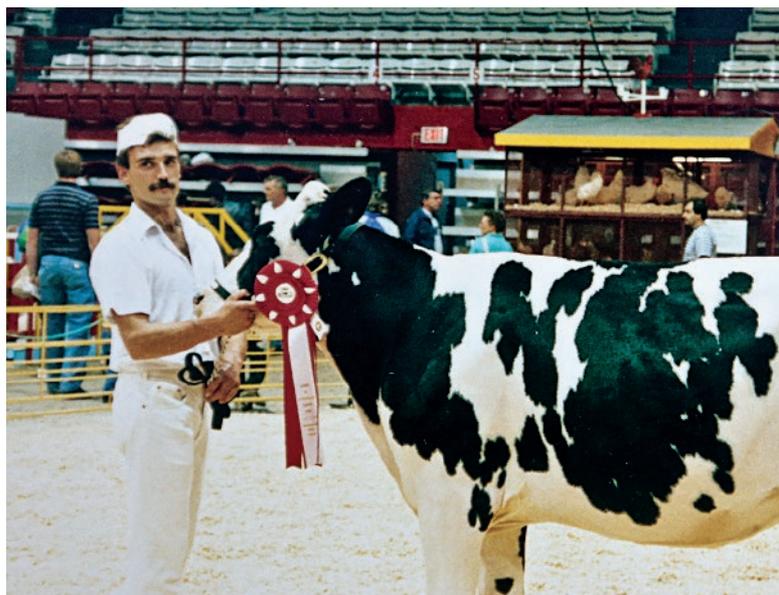
Les frères et sœurs Walsh disent avoir hérité de la détermination et de la vision de leur mère, que Robert décrit comme quelqu'un qui pouvait regarder la ferme, se faire une vue d'ensemble et savoir exactement ce qui devait être fait pour le bien-être de tous.

Agriculture urbaine et durabilité

Il est rare que l'on croise une ferme laitière en pleine ville, mais Saint-Jean de Terre-Neuve s'est étendue depuis la fin des années 1800 et englobe désormais l'ancien Kilbride rural.

Plutôt que de combattre l'urbanisation, les Walsh ont tissé des liens avec leurs nouveaux voisins. « L'un des aspects positifs de l'agriculture en zone densément peuplée est que les gens peuvent voir ce que nous faisons », affirme Robert.

Les Walsh sont prospères en partie en raison de leur grande ouverture au changement. Pour eux, celui-ci est une nécessité. « Il y a 100 ans, à peu près tout le monde avait sa propre ferme, indique Robert. Maintenant, seulement 2 % de la population produit de la nourriture et a la responsabilité de nourrir le pays, alors vous pouvez imaginer la technologie qui a dû être mise en œuvre pour que cela fonctionne ! »



01 La présence de Wayne Walsh, décédé en 2014, est encore ressentie à la ferme

Denise s'émerveille devant les transformations relatives au confort et aux soins des vaches et s'amuse du fait que leurs matelas de gel soient plus confortables que les matelas sur lesquels dorment la plupart des gens. Les producteurs et les nutritionnistes pour vaches sont devenus de véritables chefs gastronomiques, associant différents aliments afin de trouver la combinaison saine gagnante qui assurera le bien-être des vaches. L'investissement des Walsh dans leurs animaux a non seulement rendu les vaches plus en santé et plus heureuses, mais il leur a aussi permis de doubler leur production depuis 1980.

La machinerie agricole dont se servent les Walsh n'a cessé d'évoluer, passant de la trayeuse installée par Robert aux salons de traite d'aujourd'hui. Bien que l'innovation ait changé les manières de faire en agriculture, pour les Walsh, tout reste une question d'amour pour les animaux et la terre. Les frères et sœurs Walsh chérissent encore les petits matins, lorsqu'ils sont seuls dans l'étable avec les vaches. « C'est tellement paisible », affirme Denise.

Éduquer les consommateurs

L'éducation des consommateurs est devenue une partie importante en agriculture, car « les gens doivent comprendre que sans l'agriculture, il n'y a pas de nourriture », déclare Robert. Les gens veulent en savoir plus sur la production alimentaire, et les Walsh essaient de les renseigner. David est le premier à admettre qu'il est plus à l'aise sur la terre avec ses cultures, mais lorsque ses voisins viennent lui poser des questions au sujet des vaches et de la ferme, il est là pour discuter et leur faire visiter la ferme, parce que c'est ce genre de conversation qui permet de rétablir les liens rompus. C'est le plus grand espoir des Walsh pour l'agriculture au cours des 150 prochaines années – que les gens ressentent la connexion qui les relie avec leur nourriture, les animaux et les producteurs qui travaillent tellement fort pour eux.



REMERCIEMENTS

Les Producteurs laitiers du Canada tiennent à remercier chaleureusement tous ceux et celles qui ont permis à ce projet de voir le jour. Merci à chacune des organisations laitières provinciales pour le précieux soutien procuré à différentes étapes de sa réalisation.

Merci aux familles pour leur participation et la confiance accordée aux Producteurs laitiers du Canada pour raconter leur histoire aux Canadiens et Canadiennes. Toutes les photos d'archives proviennent des familles.

Les Producteurs laitiers du Canada voudraient remercier tous ceux et celles ayant contribué à ce projet.

Éditrice en chef : Isabelle Bouchard | Rédactrice en chef : Ashlee Smith | Rédactrices : Emilie Tobin, Nicole Findlay, Lorna Mungur, Chantal Marcotte |
Entrevues menées par : Ashlee Smith, Emilie Tobin, Chantal Marcotte | Recherche : Lorna Mungur, Ashley Knapton |
Révisseurs : Lorna Mungur, Nicole Findlay, Chantal Marcotte, Thérèse Beaulieu, Isabelle Bouchard

Nouvelle-Écosse : Trevor Allen Photography | Nouveau-Brunswick : Sean McGrath Photography | Québec : Pierre Fortin photographe |
Ontario : John Major Photography | Manitoba : Kathryn Reimer Photography | Colombie-Britannique : Zerena Caplin Photography |
Île-du-Prince-Édouard : Nancy Thomas | Saskatchewan : Greg Huszar Photography | Alberta : Photography by Dawn Weir |
Terre-Neuve-et-Labrador : Farrell Cahill Photography

Concept et réalisation : TMdesign.ca